

Anthropologie et Sociétés



Aspects économiques de la relation au temps et à l'espace dans la culture japonaise (note de recherche)

Augustin Berque

Volume 14, numéro 3, 1990

Le Japon : Culture de l'économie, économie de la culture

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/015142ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/015142ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Berque, A. (1990). Aspects économiques de la relation au temps et à l'espace dans la culture japonaise (note de recherche). *Anthropologie et Sociétés*, 14(3), 45–50. <https://doi.org/10.7202/015142ar>

Tous droits réservés © Anthropologie et Sociétés, Université Laval, 1990

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

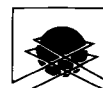
Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

ASPECTS ÉCONOMIQUES DE LA RELATION AU TEMPS ET À L'ESPACE DANS LA CULTURE JAPONAISE

(Note de recherche)

Augustin Berque



Nul besoin, sans doute, de justifier que la manière dont une culture vit l'espace-temps — autrement dit sa spatialité et sa temporalité — en constitue l'une des caractéristiques fondamentales, la plus fondamentale peut-être. Il est cependant bien des manières de parler de l'espace et du temps, fût-ce en rapport avec l'économie : et cela demande quelques éclaircissements :

- On peut parler de la répartition des activités économiques dans l'espace et de leur développement dans le temps : mais ce ne sera pas le point de vue adopté ici.
- On peut aussi parler de la manière dont les faits économiques se diffusent dans un territoire, et la représenter par un maillage spatio-temporel. La rapidité ou la lenteur de cette diffusion en disent long sur la société, sur sa culture. Mais là ne sera pas non plus mon point de vue.
- On pourrait encore parler de la conception que les Japonais se font de l'espace et du temps comme tels, et se demander comment cela retentit sur leurs comportements économiques. La question, telle que je la poserai, ne se résout pas en celle-là, mais elle n'en est pas très éloignée.

Mon point de vue sera de considérer la temporalité et la spatialité nippones comme deux expressions d'un même processus : le sens — triplement la direction d'un changement, un mode de sensibilité et un tissu de significations — du milieu nippon, c'est-à-dire le sens de la relation de la société japonaise à son environnement. J'appelle ce sens : *médiance*.

La question se pose donc en ces termes : quelles sont les expressions économiques de la médiance nipponne ? J'essaierai ci-dessous d'en dégager analytiquement quelques aspects, tout en postulant ici que spatialité et temporalité, en tant qu'elles relèvent d'une même médiance, ne valent que l'une par rapport à l'autre ; voire — c'est une question d'échelles d'espace et d'échelles de temps — se résolvent l'une en l'autre.

L'adaptabilité du sujet au contexte

Une première caractéristique, très générale, de l'économie japonaise est sa souplesse ou son adaptabilité à la conjoncture. Elle a fait preuve de cette capacité

après le « choc du pétrole » ou, à plus grande échelle, dans sa modernisation après la restauration de Meiji ou encore, aujourd'hui, dans la précocité avec laquelle y sont industrialisées les technologies de pointe.

Cette souplesse peut s'interpréter globalement comme la capacité des acteurs économiques à adapter leurs comportements à une conjoncture donnée ou prévisible ; et, plus fondamentalement, comme la capacité de l'acteur-sujet, dans la culture nipponne, à s'adapter au contexte. Ce sujet tient remarquablement compte des variations du contexte et modifie en conséquence sa propre conduite.

Remarquons que la qualité du rapport sujet/monde détermine fondamentalement l'espace-temps d'un milieu. Une perméabilité plus grande au changement ne signifie pas seulement que l'espace est plus « étroit » et que le temps coule « plus vite » pour le sujet considéré que pour d'autres ; cela signifie aussi, à l'échelle d'une société, que les sujets individuels y ont moins d'inertie les uns par rapport aux autres ou, en d'autres termes, que leur identité propre est moins indépendante de l'identité collective. Effectivement, dans la culture japonaise, le sujet se définit moins clairement que dans le paradigme occidental moderne-classique (symbolisé par le *cogito* cartésien). J'en donnerai ci-dessous quelques exemples.

Le sujet linguistique

Sans descendre jusqu'au niveau neuro-physiologique — auquel certaines études, comme celles de Tsunoda Tadanobu (1978), laissent à penser que la phonétique de la langue japonaise favoriserait une perception plus directe de sons naturels que celle de quelques autres langues, et qui donc, sous réserve de plus amples expérimentations, donnent à conjecturer que la distinction sujet/objet est dès ce niveau typée culturellement —, l'on a souvent souligné que le sujet, en japonais, est perméable au contexte, au point parfois qu'on ne l'exprime même pas.

Par exemple, si je dis *samui*, cela signifie aussi bien « j'ai froid » que « il fait froid ». Le sujet n'est pas spécifié : ce peut être aussi bien l'air que le locuteur. De même, quand je dis *hashiru*, cela ne précise pas quelle personne (je, tu, elle ou eux, etc.) court. Quand je dis *tora ga kowai* (« j'ai peur du tigre »), le sujet existentiel (le locuteur) n'est pas le sujet grammatical (le tigre).

Ces exemples tendent à montrer que les distinctions sujet/objet, sujet/prédicat, locuteur/entourage, sont relativement floues en japonais. Autrement dit, que le sujet y est relativement peu important. Ce qui en revanche est important et bien défini en japonais, c'est le champ de l'action. Le sujet n'a ni antériorité ni prééminence par rapport à ce champ ; il y apparaît de manière contingente, déterminé par la situation qui est la sienne à l'intérieur de ce champ.

Cette caractéristique est particulièrement évidente dans le choix des termes qui désignent la personne verbale. Le japonais ne comporte pas ces entités immuables que représentent les pronoms « je » et « tu » dans les langues indo-européennes. Ce qu'on trouve à la place, c'est une vaste panoplie de termes qui varient selon la situation. Par exemple, suivant son interlocuteur, une même personne pourra se désigner par *watakushi*, *boku*, *ore*, *o-tôsan*, *sensei*, etc. Il

existe en outre des façons indirectes d'indiquer la personne, à travers la modulation des niveaux de langue.

En somme, dans la langue japonaise, la personne n'est pas posée en tant que telle, mais en fonction de la situation où elle se trouve. Quand je parle, je ne suis plus *ego*, mais un certain rôle social dont je change chaque fois que la situation l'exige.

Situationnisme et besoin d'information

Ces caractéristiques de la langue japonaise ne sont que l'une des manifestations d'une tendance au situationnisme dont sont empreints la majorité des comportements nippons. Dans la société japonaise, davantage que dans des sociétés plus individualistes, il importe de se conduire en accord avec la situation. Cette nécessité entraîne un besoin d'information : il faut connaître le contexte pour savoir comment se conduire.

C'est là sans doute un facteur important de l'intense activité d'information dont témoigne la société japonaise (par exemple par le nombre très élevé d'exemplaires de quotidiens par habitant, la forte diffusion de la télécopie, etc.). La même propension n'est sans doute pas étrangère au développement et à l'efficacité du système éducatif. On peut aller jusqu'à conjecturer qu'elle a joué un rôle dans la naissance et l'expansion de ces immenses machines à traiter l'information que sont les *sôgô shôsha* (sociétés de commerce), voire dans la priorité qui a été accordée aux techniques de gestion électronique de l'information.

Le même situationnisme contribue à expliquer le soin que les industriels japonais mettent à explorer les marchés et à y adapter leurs produits, que ce soit à l'intérieur ou à l'extérieur du pays. Le contraste est particulièrement frappant avec les industriels français qui, en comparaison, apparaissent peu demandeurs d'information. Certaines entreprises nippones vont jusqu'à entretenir des observateurs permanents, dans les rues et les cafés des quartiers à la mode de Tôkyô, pour savoir où va le vent et y adapter aussitôt que possible leur production.

Décentrement du temps

Le situationnisme nippon implique, globalement, une prééminence du moment et du lieu par rapport à des principes spatiaux, ou temporels plus généraux, donc plus abstraits.

Pour ce qui est du temps, cette tendance s'est illustrée avant Meiji par la notion d'*ukiyo*, le « monde flottant ». Le célèbre préambule du *Hôjô-ki* (1212) pose que toute chose, en ce bas monde, survient et passe de manière imprévisible, comme un peu d'écume à la surface d'un cours d'eau. Cette vision n'est pas sans lien avec les caractéristiques des verbes en japonais, dont la temporalité n'a guère à voir avec la temporalité augustinienne des langues indo-européennes où le passé et le futur se disposent clairement de part et d'autre du présent, occupé par le locuteur en tant que point central de référence. En japonais, le point de référence varie, et ce n'est pas forcément le présent du locuteur. Par exemple, dans

l'expression *kaetta toki naoshite ageyô* (« je l'arrangerai quand je reviendrai »), *kaetta* (« je reviendrai ») est une forme perfective que l'on emploie pour le passé. Effectivement, l'acte de revenir est ici antérieur à celui d'arranger qui constitue le point de référence. Le temps n'est donc pas centré sur le locuteur, mais sur une action qui, par rapport à lui, se trouve dans le futur et qui, par ailleurs, se réfère au désir de l'interlocuteur ; soit un double décentrement.

Une même tendance au déplacement des repères peut se déceler dans la reconstruction périodique du temple d'Ise. Depuis plus de mille ans, celui-ci est rebâti à neuf tous les vingt ans, sur un site alterné. Ainsi, périodiquement, le passé et le présent se confondent, et l'archaïque devient l'actuel.

Cette tendance au décentrement du temps n'est sans doute pas étrangère à la plasticité des villes japonaises, où l'on détruit et rebâtit (béton y compris) beaucoup plus fréquemment que dans les villes d'Europe. Certes, des facteurs techniques (tels que l'emploi massif du bois), voire naturels (comme la micro-sismicité quotidienne qui fatigue le béton), entrent en ligne de compte ; mais les attitudes culturelles semblent plus déterminantes dans la rapidité relative avec laquelle l'économie japonaise fait ainsi tourner son capital fixe.

La notion même de capital « fixe » doit être relativisée. Une comparaison entre une usine japonaise et une usine française, fabriquant les mêmes produits avec les mêmes machines, a montré que dans le cas japonais les machines étaient en location-vente (mais en France, achetées) et les chaînes de fabrication simplement posées sur le sol (alors qu'en France on les avait fondées dans le béton)¹. La même activité se trouve donc placée au Japon sous le signe du provisoire, et en France sous celui du définitif. Les conséquences économiques en sont appréciables.

Décentrement de l'espace

Les repères sont provisoires en ce qui a trait à l'espace également. La spatialité japonaise tend à rejeter les orientations constantes, l'itération de la symétrie, la référence aux points cardinaux, et à leur préférer une topologie soupagement adaptée aux lieux tels qu'ils se présentent.

Dans les plans de villes, par exemple, bien que le Japon ait importé à plusieurs reprises dans son histoire des modèles géométriques et orientés cardinalement — comme celui de Chang'an pour Kyôto, ou celui du *township* américain pour Hokkaidô —, et bien qu'il ait connu une période d'urbanisation volontaire exceptionnellement active (avec les *jôkamachi* [villes-châteaux] bâties aux alentours de 1600), ce sont dans l'ensemble des types de plans non géométriques, reflétant diversement les conditions du lieu et du moment, qui ont tendu à prévaloir.

Cette tendance affecte les modèles géométriques eux-mêmes. Ainsi, à Hokkaidô, l'orientation du carroyage *gobannome* (inspiré du *township*) n'est pas cardinale, mais varie suivant les grandes lignes du relief. À Edo, le gril orthogonal adopté pour la ville basse (*shitamachi*) s'est subdivisé en une mosaïque dont les éléments sont diversement orientés, en fonction des repères concrets les plus remarquables du lieu où l'on se trouve : le donjon du château du shôgun (repère

1. Cette comparaison est tirée d'une étude non publiée de Jacques Magaud et Sugita Kurumi.

qui disparut dans l'incendie de l'ère Meireki), les collines de Kanda, le mont Tsukuba, le mont Fuji... Quant aux quartiers de la ville haute (*yamanote*), dès le départ ils ignorèrent toute détermination géométrique, pour se conformer au relief, à partir des anciens chemins de crête ou de val et des montées (*saka*) les raccordant.

Une tendance similaire s'est exprimée en architecture, avec la désaffection des modèles géométriques rigides. Par exemple, dans les monastères bouddhiques, la symétrie caractéristique du style *garan*, imité de la Chine, s'est peu à peu atténuée. De même, le plan du château du shôgun, à Edo, ne témoigne d'aucun souci des coordonnées polaires (telles qu'à Versailles ou à Karlsruhe) ou cartésiennes (telles qu'à l'Escorial ou dans la Cité interdite de Pékin). Les bâtiments et les pièces y semblent distribués comme au hasard, et les parcours abondent en coudes et en détours. C'est que l'ordre qui y préside n'est pas géométrique, mais topologique : il ne procède pas de repères généraux et abstraits, mais du rapport particulier et concret dans chaque lieu avec ses voisins.

L'esthétique des jardins exprime au plus haut degré cette tendance ; et l'on en trouve également l'analogue en peinture, par exemple avec ces rouleaux (*emakimono*) où les repères de la perspective ne cessent de se déplacer.

Ce dernier point résume les autres. Une telle spatialité diffère essentiellement de celle du paradigme occidental moderne-classique en ce que la place du sujet — qui fonde la perspective albertienne, et à travers elle l'ordonnance baroque — n'y est ni fixe ni transcendante. Elle est perpétuellement, systématiquement, rapportée aux conditions du lieu et du moment.

Pragmatisme et postmoderne

Cette tendance a des liens évidents avec le pragmatisme des Japonais, lequel a de multiples expressions économiques : ainsi, la capacité de leur industrie à trouver rapidement des applications pratiques aux dernières découvertes de la recherche fondamentale. Ces expressions rejoignent celles du situationnisme dont je parlais plus haut. Si les aspects positifs en sont évidents, les aspects négatifs ne le sont pas moins, quoique les uns et les autres ne relèvent pas des mêmes modes d'appréciation.

C'est par exemple le pragmatisme — autrement dit une vision à court terme — qui, à partir des années soixante, a présidé à la construction d'autoroutes sur pilotis à travers Tôkyô, sans guère de souci pour la valeur paysagère (esthétique et symbolique) des monuments qu'elles enjambaient (tel le pont Nihonbashi) ou frôlaient (tel le temple Fukagawa Fudô). La rentabilité de ces réalisations étant directement comptabilisable (abaissement des coûts de construction, accroissement de la circulation...), c'est elle seule qui fut alors prise en compte. Ce n'est que vingt ans plus tard, dans les années quatre-vingts, que s'est instauré dans la société japonaise un climat tel que les valeurs non comptabilisables du paysage ont commencé d'y être reconnues. Reste que l'autoroute qui enjambe le Nihonbashi, et ses sœurs, ne sont pas près d'être reconstruites en souterrain.

Que le pragmatisme nippon se soit sérieusement remis en cause, on peut d'autant plus en douter que son succès économique, patent, a engendré une

valorisation morale de certains de ses effets négatifs, désormais affichés positivement. Effet métonymique, pourrait-on dire. C'est ainsi que ce qu'on appelait naguère le désordre et la laideur du paysage de Tôkyô se trouve aujourd'hui rebaptisé « chaos créatif », « ville amibe », « cinétisme », voire, achevant la révolution, « beauté du chaos » (selon l'expression chère au grand architecte Shinohara Kazuo [1987]).

Ce qui s'exprime là n'est à maints égards qu'un retournement systématique des valeurs de centralité et d'intégration propres au paradigme occidental moderne-classique. Il va sans dire que, sous un tel éclairage, le Japon tend à se présenter comme le parangon du postmoderne, l'as de l'aléatoire, le champion du *pensiero debole* ; bref, il paraît que son situationnisme traditionnel, préfigurant le monde de demain, était déjà au-delà de la modernité.

Je suis de ceux qui pensent qu'il ne suffit pas de prôner l'inversion des valeurs de la modernité pour aller au-delà ; mais la question est pour le moins posée.

Références

ASHIHARA Y.

1989 *The Hidden Order*. Tôkyô : Kôdansha International.

BERQUE A.

1982 *Vivre l'espace au Japon*. Paris : Presses Universitaires de France.

1986 *Le sauvage et l'artifice. Les Japonais devant la nature*. Paris : Gallimard.

HAYASAKA T.

1979 *Ningen kankei no shinrigaku*. Tôkyô : Kôdansha.

INOUE M.

1985 *Space in Japanese Architecture*. New York : Weatherhill.

MAKINO S.

1978 *Kotoba to Kûkan*. Tôkyô : Tôkai Daigaku Shuppankai.

NAKAMURA Y.

1989 *Basho topos*. Tôkyô : Kôbundô.

SHINOHARA K.

1987 « D'anarchie en bruit aléatoire » : 103-111, in A. Berque (dir.), *La qualité de la ville*. Tôkyô : Maison franco-japonaise.

SUZUKI T.

1973 *Kotoba to bunka*. Tôkyô : Iwanami Shoten.

TSUNODA T.

1978 *Nihonjin no nô*. Tôkyô : Taishûkan Shoten.

Augustin Berque
École des Hautes Études
en Sciences Sociales
54, boulevard Raspail
76006 Paris
France